

LA REVANCHE DU REEL...

On s'est mis cet automne à évoquer de plus en plus l'économie réelle par contraste avec les dérives, les excès et les folies de la finance virtuelle. Une manière de dire quand la bulle spéculative explosait que tout cela n'était pas si grave tant que l'économie réelle n'était pas touchée... On se rassure comme on peut, avant de choper vraiment la trouille. Et d'en prendre plein la figure quand la réalité rejoint la fiction gore.

C'était aussi un peu comme si les bonus inconcevables n'étaient pas entrés vraiment dans les poches des jongleurs de la finance... avant d'être claqués dans l'économie réelle arrosée de champagne, entre voitures, bateaux, immobilier et jets privés. Pour une part seulement, c'est vrai, le solde étant réinjecté dans quelques fonds pourris. En passant, des poignets pas toujours délicats ni déliés ont souvent accueilli les pièces les plus significatives de l'art horloger à la mode, signalant en toutes circonstances le nouveau statut de leurs heureux propriétaires.

Le monde horloger compte dans ses rangs de nombreux spécialistes de la distinction sémantique approximative entre réel et virtuel, qui pratiquent allègrement le mélange des genres. De la conception assistée par ordinateur, autorisant les constructions les plus audacieuses, fussent-elles irréalisables, aux images de synthèses de modèles stupéfiants qui déferlent sur le net, on en oublie parfois de passer par les ateliers, par la production et la validation des belles envolées technico-commerciales.

Le commun des mortels tombe évidemment dans le panneau, tandis que le client subjugué placé en liste d'attente en sera toujours à se demander, un an plus tard, qui de Godot ou de l'Arlésienne... Pour ajouter à la confusion, on a même vu cet automne de tels avatars officiellement sélectionnés dans des concours censés honorer les montres du millésime.

Les signes se multiplient, la réalité pourrait être cruelle pour un secteur euphorique ces dernières années. Observant la première vague des annulations de commandes, les cyniques remarquent que cela ne porte pas à conséquences puisque les produits concernés n'ont jamais vraiment existé... Personne ne rit dans la classe, l'atmosphère s'est alourdie. Au café du commerce horloger, on annonce le pire. Déprime inéluctable et contagieuse?

Le contexte incite à la morosité, mais ne paralyse pas les entrepreneurs qui croient à l'avenir de la branche, au-delà des montagnes russes que l'horlogerie suisse a toujours connues. De nouveaux ateliers ont été inaugurés récemment tout au long du Jura, d'autres vont suivre et les poids lourds donnent le ton: Rolex et le groupe Swatch mettent en route de grands projets à Bienne, Patek Philippe construit au Crêt-du-Loche, Chopard s'étend à Meyrin et à Fleurier, où Parmigiani-Vaucher fait de même, comme Jaeger-LeCoultre au Sentier. Ceux-là parient sur le concret.

Jean-Philippe Arm



Le temps, éternellement traqué

Bernadette
Richard

Scientifiques ou poètes, artistes, chefs d'entreprises et ménagères, qui ne s'y est pas frotté ? Personne n'échappe à son insaisissable présence/absence. Le temps est un sombre séducteur qui interpelle, agace, inquiète et reconforte bien rarement. Peut-être simplement parce qu'il est une création humaine, une trituration des neurones de l'*Homo sapiens*. Regardez les animaux... Chez eux, le temps ne compte pas, enfin, disons que l'instinct du temps leur suffit, nul besoin d'horloge atomique ! Pour se convaincre de son emprise sur l'homme, le journaliste genevois Pierre-Yves Frei publie un petit livre qui tient les promesses de son titre : *Les 24 heures du temps*, ou encore douze chapitres, douze entrées qui permettent aux lecteurs de mieux percevoir quelle notion fut celle du temps à travers l'histoire humaine. Par exemple. Les mésaventures du calendrier – pas si simple de découper le temps en douze mois pour arranger tout le monde –, ou comment le temps a enfanté le rythme, et donc la musique ; invention de l'éternité, pour mieux transcender la mort. Il y a des comparaisons évocatrices : dans le chapitre consacré à la relation chimie/temps, le lecteur rencontre les atomes, des voyageurs qui s'octroient une vitesse moyenne de quasi un km à la seconde, « *soit Genève – Paris en sept minutes* ». Côté transports, il y a encore du pain sur la planche ! La physique quantique n'est pas en reste d'images saisissantes : ici, il n'y a plus de temps, de moment ou d'instant, mais bien une durée brève qui se résout en 10^{-43} . Euh... ça ne vous dit rien ? L'auteur précise : « *Le temps est une aventure humaine autour d'un concept difficile.* »

Philosophie et humour macabre. Il n'en fallait pas tant pour affoler les philosophes de tous crins. Pierre-Yves Frei les évoque en long et en large, décortiquant leurs convictions, tout lecteur y trouvera une petite famille de pensée.

Quant aux temps modernes... Sale temps pour ceux qui voudraient apprivoiser le temps. Le monde du travail a hérité de plages temporelles pour se reposer... mais « *réussir ses loisirs est devenu un travail de tous les instants* », ironise le Genevois.

Si le ton du livre est à la drôlerie, pour mieux faire passer des concepts d'accès laborieux, la pilule passe difficilement quand il s'agit du temps cosmi-



Laurent Guiraud

que. Imaginez : au niveau humain, le soleil a atteint la quarantaine, soit la moitié de sa vie, quatre milliards d'années. Mais Monsieur est condamné lui aussi, c'est tout à fait rassurant... Dans son écrin de l'Univers, qui a atteint les 13,7 milliards de bougies sur son gâteau, il fait figure d'ado. Il est vrai que Pierre-Yves Frei s'en donne à cœur joie à raconter la géologie et à détailler par le menu les excentricités de l'infini : « *Je n'ai pas perdu mon côté môme, dit-il, j'aime toujours les histoires de dinosaures.* »

Les pessimistes jubileront à la lecture du dernier chapitre, classé autant humour macabre que données scientifiques, qui clôt des réflexions en forme de vertige... Alors, la fin des fins : *Big Crunch*, *Big Freeze* ou *Big Rip* ? On a le choix. Il est pas beau le temps qui passe ? ●

Pierre-Yves Frei : *Les 24 heures du temps*. Ed. Zoé, Genève, 175 p. ill.

Concours de chronométrie: le retour

Alan Downing

Un tardif engouement pour le premier concours de chronométrie international mis sur pied depuis 30 ans a convaincu son jury de prolonger le délai d'inscription au 31 décembre 2008. Organisée par le musée d'horlogerie du Locle pour son 50^e anniversaire, la compétition commencera en mai prochain. Ses résultats sont attendus pour la fin 2009, voire début de l'année 2010.

Treize concurrents s'étaient inscrits dans les délais fixés en septembre dernier. Mais quand on a appris que l'on comptait parmi eux des poids lourds tels que Jaeger-LeCoultre, Chopard, Swatch et Tissot, ainsi que des horlogers indépendants fort respectés

comme F.P. Journe, De Béthune ou Kari Voutilainen, davantage de marques ont ressenti l'envie de se jeter aussi à l'eau, d'autant pour les frileuses que la garantie était donnée que seuls les résultats du gagnant seraient révélés.

Les participants déjà connus offrent une variété représentative de mouvements: des calibres maison, des tourbillons et des mouvements fondés sur des calibres ETA de grande production. On note parmi eux un horloger de Normandie, un autre d'Autriche. On oublie le Japon, la Chine et les Etats-Unis, le concours est limité aux montres fabriquées dans les 48 pays d'Europe et de l'ex-URSS, de la Baltique au Caucase.

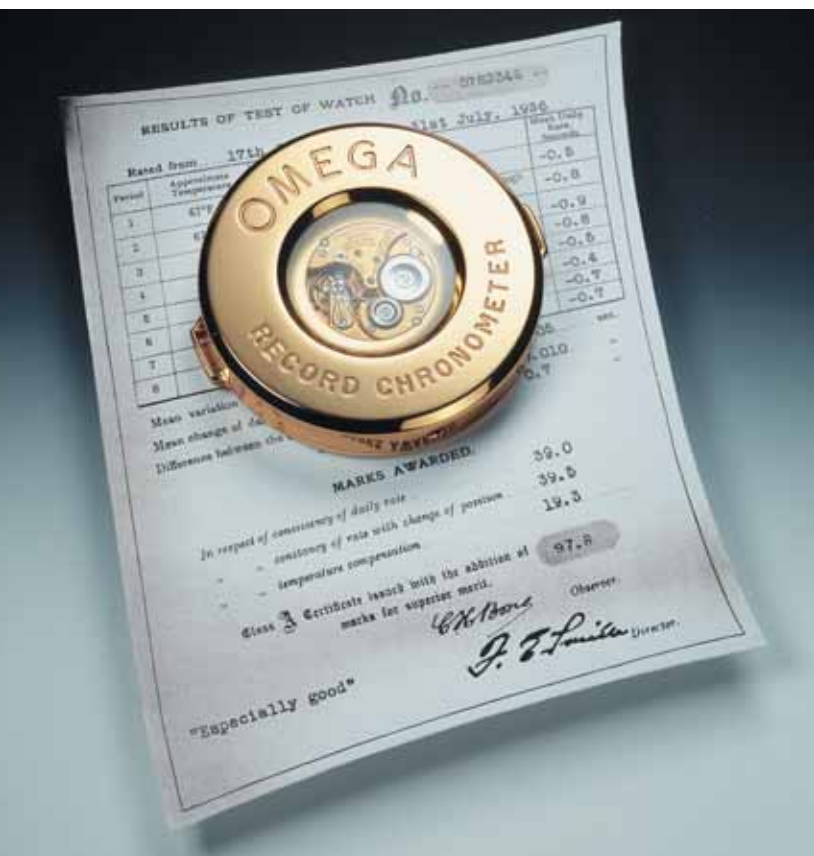
Les concours de chronométrie ont pris fin en Suisse en 1972 après que des montres japonaises se sont imposées dans les épreuves de l'observatoire de Neuchâtel et de Genève. Insupportable affront pour l'horlogerie suisse. Les tests de quinze jours pour le certificat de chronomètre du COSC ont commencé en 1973, mais dépouillés eux de tout caractère de compétition et sans qu'aucun point ne soit attribué.

Le concours 2009 est basé sur le test original de 45 jours développé en 1879 par le professeur Emile Plantamour de Genève pour des épreuves d'observatoire. Il sera composé de trois tests de chronométrie de quinze jours selon la norme ISO 3159 relatif aux chronomètres, conduits par le COSC et par l'observatoire de Besançon.

La différence principale avec les tests d'observatoire de montre à gousset d'antan est que les montres-bracelets seront soumises aux champs magnétiques et aux chocs, comme celles portées dans la vie quotidienne. Et à la différence des épreuves habituelles du COSC, la montre entière sera évaluée et pas seulement le mouvement.

L'extension du délai offre l'occasion à des marques qui ont dominé les compétitions de Kew-Teddington, Genève et Neuchâtel dans le passé – Rolex, Patek Philippe, Omega et Ulysse Nardin – de démontrer qu'elles entendent maintenir concrètement leurs traditions. ●

Le record établi à Kew-Teddington en 1936 n'a jamais été battu...



Musée Omega

Le règlement et la liste des participants sont publiés sur www.chronometrie2009.ch

Veillée d'équinoxe pour **Nicolas Hayek**



Jean-Philippe Arm La cérémonie de remise du prix Gaïa a revêtu cette année un caractère très particulier. S'il n'est pas le prix Nobel de l'horlogerie, comme on a pu le lire sous une plume enthousiaste dont le sens du raccourci éclipsait celui de la nuance, cette distinction est bien la plus sérieuse des couronnes tressées dans ce domaine. Elle n'a pas bien sûr l'universalité requise, mais elle exprime assurément la reconnaissance d'un large milieu professionnel à l'égard d'un de ses protagonistes, célèbre ou méconnu, pour sa contribution exceptionnelle au développement de la science ou de la cause horlogère. Comme cela arrive aussi aux oscars, le lauréat 2008 n'a manifestement pas été choisi cette fois-ci pour un motif spécifique mais bien pour l'ensemble de son œuvre. Et il y avait foule au soir de l'équinoxe d'automne au MIH, le Musée international d'horlogerie de La Chaux-de-Fonds, pour l'honorer. Un seul absent: Nicolas Hayek lui-même. Du coup, la cérémonie très digne a pris une étrange et forte tonalité. Ayant laissé leurs contentieux au vestiaire, ils étaient tous venus pour manifester leur respect. Et ce fut comme s'ils étaient réunis pour un dernier hommage, avec de suaves intermèdes musicaux offerts par un quintet à cordes et l'éloge émouvant du... récipiendaire. Entrecoupé de quelques extraits de films apportant quelques touches d'humour bienvenues, le discours ciselé

par Arlette Emch, retraça les multiples facettes de l'homme, de l'entrepreneur et du visionnaire, sur un mode à la fois sérieux, admiratif et vivant. Un autre membre de la direction générale du groupe Swatch s'exprima aussi, François Thiébaud, chargé de remettre en mains propres à son destinataire la sphère transparente, symbolisant Gaïa, la déesse grecque de la Terre, première créature née du Chaos.

Créé en 1993, le prix a distingué en dix ans une trentaine de personnalités au titre de la création artisanale, de la recherche historique ou de l'esprit d'entreprise. Il a ensuite levé le pied, il y a cinq ans, pour espacer ses éditions, avec, pour gagner en sélectivité, un seul gagnant à chaque fois. Peut-on manquer de souffle et de ne pas avoir les moyens de continuer à porter très haut la flamme horlogère ? Les doutes ont été levés et le rythme annuel retrouvé avec l'arrivée d'un partenaire ayant le souci du long terme et qui a publiquement affirmé, pour conclure la cérémonie, son engagement dans la durée. Une bonne nouvelle n'arrivant jamais seule, l'annonce que sa bourse aux jeunes talents allait prendre pour douze mois la forme d'un poste de stagiaire à l'atelier de restauration du MIH. C'était Noël à l'équinoxe l'autre soir dans la métropole horlogère et sûr que s'il avait été là, Nicolas Hayek aurait été le premier à applaudir le banquier... ●

« La simplicité est la chose la plus difficile... »

Ludwig Oechslin est maître horloger, archéologue, historien de l'art et philosophe. Inventer est l'essence même de sa vie. Sa curiosité est à l'origine de complications horlogères uniques, comme la Perpétuelle Ludwig, la Freak et la série Trilogie du Temps.

* * * *

Quels doivent être, aujourd'hui, les attributs d'une montre ?

Une montre est un instrument de communication qui permet de s'orienter dans le temps. Sa première fonction est de découper la journée en heures, en minutes et, parfois, en secondes. Ensuite, une montre doit proposer un calendrier affichant la date, le jour de la semaine, le mois, éventuellement, l'année. Pour terminer, à l'heure de la globalisation, il est de bon ton de proposer une deuxième zone horaire réglable à volonté.

La montre a-t-elle encore sa place à l'époque des portables, des ordinateurs, des Blackberrys et autres assistants électroniques ?

Mais vous n'énumérez que des montres ! Toutefois, si votre question concerne la montre mécanique, il faut bien avouer qu'elle est désuète.

Vous avez la réputation d'être un maître de la haute horlogerie. Comment avez-vous découvert cette passion ?

Étudiant, je me suis rendu à la Kunst- und Antiquitätenmesse de Bâle. J'y ai découvert une belle montre en argent avec un levier sur le côté. Lorsqu'on actionnait le mécanisme, un carillon indiquait les quarts d'heure et les heures. J'étais fasciné par la force du tintement d'un si petit mécanisme. A l'époque, je n'étais pas en mesure d'acheter cette montre. J'ai décidé de devenir horloger et de créer moi-même de telles merveilles. En 1977, j'ai donc débuté mon apprentissage chez Jörg Spöring, parallèlement à mes études d'historien.

Vous êtes devenu maître horloger en poursuivant d'autres études : astronomie, théorie de la physique et des mathématiques. Quelle était votre motivation ?

Au départ, il s'agit sans doute d'une lubie propre à une certaine bourgeoisie cultivée : le désir d'une culture complète, dont le couronnement est la



Julius Bär

philosophie. Je suis allé à l'Université avec l'envie de tout apprendre. Mais je me suis rapidement rendu compte des oppositions qui existent entre les études scientifiques et les lettres. Comme je possède une prédisposition pour les sciences, j'ai décidé de commencer par ce qui me paraissait le moins évident, c'est-à-dire le grec, le latin, et ainsi de suite.

Quelle est votre motivation au travail ?

La curiosité !

En tant que directeur du Musée international d'horlogerie (MIH), vous rencontrez des horloges extrêmement rares et précieuses.

Oui, le planétarium de Giovanni de Dondi, par exemple. Sa reconstruction est fascinante, parce qu'elle a été réalisée par un autre historien, à l'aide de documents d'époque. Ou le planétarium de François Ducommun-dit-Baudry : il est magnifique, avec son globe qui représente la voûte céleste et que l'on peut ouvrir en deux. Tout le planétarium se déploie à l'intérieur des deux demi-globes.

JALITEACTUALITE

Quelle est pour vous la montre parfaite ?

Celle qui fonctionne le plus simplement du monde et qui, pourtant, exprime très clairement le temps.

Dans les années 1980, vous avez attiré l'attention de Rolf Schnyder, propriétaire d'Ulysse Nardin, car il avait vu un astrolabe que vous aviez fabriqué chez Jörg Spöring. C'est quoi, un astrolabe ?
C'est un instrument qui permet de mesurer de jour la hauteur du soleil, et de nuit la hauteur des étoiles. On peut y lire directement les heures du jour et de la nuit.

Vous avez proposé à Schnyder de fabriquer une montre de poche astronomique. Mais il voulait plus encore : il voulait un astrolabe en montre-bracelet...
Schnyder venait juste de reprendre Ulysse Nardin et voulait redorer son blason. Il recherchait un maître horloger capable de concevoir une montre-bracelet à répétition, ce qui, à l'époque, n'était pas du ressort du commun des mortels. Spöring, lui, en était capable. C'est donc en se rendant chez lui que Schnyder a vu l'astrolabe et demandé s'il serait possible de le transposer en montre-bracelet.

Vous avez donc créé l'Astrolabium, montre-bracelet mécanique qui indique le cours des saisons, les phases de la lune, les signes du zodiaque ainsi que le lever et le coucher du soleil et de la lune jusqu'en l'an 3400. Elle est citée dans le *Livre Guinness des records*. Que signifie pour vous cette citation ?
Si je pensais que cette citation a une raison d'être sensée, cela signifierait peut-être quelque chose pour moi, mais je ne vois vraiment pas pourquoi l'Astrolabium s'est retrouvé dans le Guinness des records.

Vous avez dit : « Je désire reproduire le cosmos. » Qu'est-ce cela signifie ?
La montre que nous portons au poignet est, en principe, une petite reproduction de la terre. Avec la montre, vous suivez le mouvement de rotation du globe à une échelle plus susceptible d'être assimilée. Et même si le cadran de 12 heures ne représente qu'une moitié de la rotation complète, la montre reste une modélisation de notre planète. Un peu du cosmos à notre poignet.

Pour vous, la terre, c'est le cosmos ?

Elle est, en tout cas, une partie du cosmos. Sans le soleil et les étoiles, la terre ne pourrait pas effectuer sa rotation. Il n'y aurait alors ni cosmos ni rotation. Le lien, c'est le cosmos.

Jusqu'où va ce lien ?

La nuit, il s'étend toujours à toute la voûte céleste. Cependant, les planètes ne sont pas des indicateurs fiables, ce sont les étoiles fixes qui le sont.

D'un côté, vous voulez transposer le cosmos, et de l'autre, vous rêvez de concevoir une montre d'une simplicité absolue. Contradiction ?

J'ai seulement cherché à transposer le lien qui unit la rotation de la terre à ces étoiles. Une contradiction ? Non, car la simplicité est la chose la plus difficile. Derrière ce qui est simple, il y a la synthèse d'un travail colossal.

L'une de vos thèses est : « Le temps en tant que tel n'existe pas. » Mais en tant qu'horloger, vous essayez de mesurer le temps. Comment peut-on mesurer quelque chose d'inexistant ?

La langue courante n'est pas précise. On ne peut pas mesurer le temps, parce qu'il n'existe pas. La montre représente une suite d'événements que l'on peut mettre en relation avec d'autres événements de la vie. On peut les compter et dire combien d'événements font une heure.

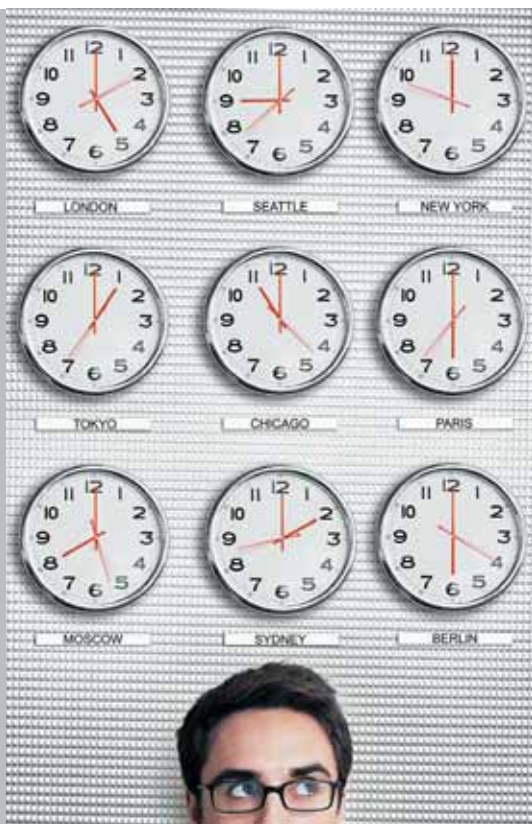
Chacun appréhende le temps d'une manière différente...

Oui, bien sûr : ce n'est que lorsqu'on appréhende mutuellement un même événement que celui-ci devient réel. C'est la condition sine qua non.

Comment réagissez-vous en cas d'échec, de revers ?
Des échecs ? Il y en a tout le temps. Il faut souvent revenir en arrière et savoir tout reprendre à zéro. Mais si je vois que certains me mettent des bâtons dans les roues, je change de route et je m'attelle à autre chose. ●

Cet échange est extrait d'un entretien réalisé par Julius Baer dans le contexte de sa campagne d'image « *Committed to Excellence* ». L'interview complète est disponible sur le site www.juliusbaer.com/excellence

Du making **of** au making **down**



© Moodboard / Corbis

Jean-Philippe Arm Si l'on produisait des images, on appellerait ça un making of. On pourrait même parler d'un making down ! En l'occurrence, ce sont les circonstances dans lesquelles un dossier a été conçu, avant de passer à la trappe, qui méritent un clin d'œil, hors champ. Au moment où la plupart des acteurs du commerce et de l'industrie focalisait sur l'Asie et ses taux de croissances spectaculaires, nous avons choisi de consacrer un dossier aux Etats-Unis, considérés alors avec dédain, sous prétexte d'une progression évoquant davantage les grandes prairies ou les plaines céréalières que les Rocheuses. Il convenait tout de même de rappeler qu'il s'agissait là du deuxième marché de l'horlogerie suisse avec des chiffres en valeur absolue imposant le respect, quelle que soit la conjoncture. Sachant que le numéro un, Hong Kong, était une plaque tournante redistribuant ses importations vers le

Japon, la Chine et d'autres pays de la région, il s'agissait même en réalité du premier marché national. Comment était-il perçu par les marques suisses significatives, que représentait-il pour elles aujourd'hui et historiquement, comment voyaient-elles son évolution ?

En août, quand tous les regards étaient tournés vers la Chine et sa vitrine olympique, nous réalisons une quinzaine d'interviews sur ce thème, avant de filer aux Etats-Unis début septembre. Vous connaissez la suite, le collapse boursier, le krach financier, la descente aux enfers, les affirmations d'un jour démenties le lendemain par les faits. Dans ce contexte, les propos recueillis en été ne pouvaient tout simplement plus être mis dans la bouche de nos interlocuteurs en novembre sans qu'ils n'apportent les correctifs, les nuances et les incertitudes qui plombent depuis octobre toutes les considérations sur l'évolution des marchés, quels qu'ils soient.

Notre vocation étant d'avoir du recul, il fallait abandonner le terrain d'une actualité brûlante, qui avait rattrapé notre sujet, aux flashes d'information, aux breaking news et à la presse quotidienne.

Entre deux effondrements et une embellie, nous avons refait la tournée des popotes pour enregistrer que les marques nichées dans le plus haut de gamme croyaient toujours à leur bonne étoile américaine, mais que l'inquiétude remontait sérieusement les échelons. La formule « *nous on va très bien, mais on en connaît, qui ne vous le diront pas, mais qui souffrent vraiment* » a été mise en veilleuse. Le profil bas est de mise chez les gens sérieux : « *Franchement, on ne sait pas ce qui va se passer, ni sur le marché américain, ni ailleurs.* » Ce n'est que partie remise, peut-être au printemps, quand la fièvre sera retombée, et que tout le monde y verra plus clair. Si un souci de cohérence nous impose de mettre le tout au frigo, une part importante des informations et des commentaires enregistrés pour ce dossier aura conservé toute sa pertinence.

On fera tout de même une exception en ne différant pas la contribution d'une personnalité, qui a joué un rôle fort intéressant dans les relations horlogères américano-suisse, qui dépasse ce seul contexte et dont le témoignage n'a pas pris une ride. Nous l'avons interviewé à deux reprises, à Boston et à New York, la première fois en 1868, la seconde en 1876...

Délocaliser... en Suisse



Quitter Boston, ville florissante au milieu du 19^e siècle, pour s'installer en Suisse... Le pari horloger de Florentin Ariosto Jones.

John Philip
Arm Sr.

Mais qu'est-ce qu'il a donc dans la tête Mr. Jones ? Promis à un bel avenir dans une industrie en plein essor, engagé par la Howard Watch & Co au sortir de la Guerre de Sécession, avant de rejoindre la manufacture de montres George P. Reed, ce jeune horloger de Boston a décidé de quitter les Etats-Unis pour aller s'établir en Suisse. L'inverse ne nous surprendrait pas – qu'un petit horloger suisse soit attiré par notre industrie et notre marché – mais là vraiment... Nous avons rencontré Florentin Ariosto Jones pour qu'il nous explique sa curieuse démarche.

* * * * *

L'horlogerie américaine est à la pointe du progrès et se porte comme un charme. Avec ses grandes marques, Elgin, Waltham ou Howard, qui produisent annuellement 100 000 montres de poche, et son marché qui vous tend les bras, comment pouvez-vous tourner ainsi le dos à l'Amérique ?

Je ne lui tourne pas le dos, au contraire, mais j'entends l'aborder d'une autre manière, en délocalisant ma production pour en abaisser les coûts et pouvoir ensuite l'écouler sur notre marché à des prix particulièrement compétitifs.

Est-ce raisonnable d'aller faire cela en Suisse, où le travail artisanal est coûteux et dont on dit qu'elle est sous-équipée sur le plan industriel ?

C'est vrai pour votre deuxième remarque et c'est la raison pour laquelle je vais emmener des machines

avec moi pour assurer une production de qualité. Mais il y a en Suisse une main d'œuvre horlogère très qualifiée qui travaille à des tarifs extrêmement bas, comparés aux nôtres.

Vous allez donc fabriquer des montres en Suisse à bas prix pour le marché américain. Et vous prétendez qu'elles seront de meilleure qualité ?

Elles le seront en effet grâce aux équipements mais aussi aux méthodes de travail que nous mettons en place et aux idées que j'emporte également avec moi et que je vais pouvoir développer là-bas. Mais, nuance, nous ne fabriquerons en Suisse que des composants et des mouvements. L'emboîtement et l'habillage se feront ici sur sol américain. J'ai fondé dans ce but avec deux associés une société à New York, l'International Watch Company, soit une structure dédiée à ces opérations et couplée avec un réseau de distribution pour toute l'Amérique du Nord.

Je comprends mieux le scénario. Vous restez Américain et c'est tant mieux. On m'avait bien dit qu'en dehors de vos talents horlogers vous étiez un entrepreneur et ne manquez pas d'idées. Bravo et tous nos vœux de succès. Donnez-nous de vos nouvelles.

Vous en aurez naturellement en découvrant nos produits et en constatant leur succès sur le marché américain. ●

Propos recueillis à Boston en janvier 1868

Retour à la case départ

John Philip
Arm Sr.

Mr. Jones a dû jeter l'éponge, le célèbre horloger de Boston est de retour aux Etats-Unis. Son ambitieux projet mené en Suisse a capoté. A qui la faute ? Florentin Arioso Jones nous livre ses explications. Les responsabilités n'ont pas de nationalité, mais les frontières sont un frein au progrès.

Nous avons suivi votre parcours avec beaucoup d'intérêt, jusqu'à la récente faillite de votre société ici à New York, après votre retrait de l'International Watch Company Schaffhausen. Pour être franc, nous n'avons pas toujours compris certaines de vos décisions. A commencer par cette idée saugrenue de vous installer dans la partie germanophone de la Suisse sans aucune tradition horlogère, cette activité étant concentrée dans la partie francophone.

A vrai dire nous avons été fort mal accueillis par les horlogers suisses traditionnels, qui nous ont pris de haut et qui ont vu surtout dans notre projet industriel une remise en cause de leurs propres méthodes de travail, de leurs compétences et de leur monopole. On était dans le fond des gâchemétier et les portes se sont refermées.

C'est pourquoi vous avez dû aller voir ailleurs ?
On est tombé par hasard sur un industriel de Schaffhouse, Heinrich Moser, un homme ouvert et heureux de mettre des locaux industriels à notre disposition et de nous fournir l'énergie grâce à sa propre usine hydraulique. Il y trouvait aussi son intérêt, c'est sûr. Du coup nous avons pu travailler dans de bonnes conditions et réaliser les mouvements novateurs et de très haute qualité dont nous rêvions.

On vous croit sur parole, mais on ne les a pas beaucoup vus ici...

Nos calibres étaient exceptionnels et tout le monde le sait. La question n'est pas là. Nos innovations techniques ont donné à nos montres de gousset un réglage de précision et une fiabilité hors norme. Et l'on atteignait une production annuelle de 10 000 pièces.

Que s'est-il donc passé ? On vous a mis des bâtons dans les roues ?

Ça s'est mal passé sur le plan commercial, il y a eu des tensions avec les actionnaires, qui ne m'ont pas suivi dans mes développements. Sous la



Un calibre Jones de précision, né à Schaffhouse.

menace d'une banqueroute, ils m'ont obligé à vendre et j'ai dû partir.

Vous en voulez donc à vos partenaires suisses ?
Ce n'est pas si simple. Nous avons été trahis par les Américains, qui n'ont pas respecté leur engagement de réduire de 25% les droits de douane qu'ils avaient imposés durant la guerre. Du coup les avantages de produire en Suisse pour le marché américain ont été réduits à néant.

Vous allez poursuivre votre activité horlogère aux Etats-Unis ?

Non, je suis vacciné, merci. Et l'horlogerie américaine me déprime. Mes idées sur les indispensables standards de qualité ne rencontrent aucun écho ici. Je sais déjà que ce sont les Suisses qui vont en tirer parti.

Qu'allez-vous faire ?

Il me reste les activités commerciales de ma société d'origine, mais elle est fragilisée, et je ne me fais pas d'illusions sur son avenir. C'est le moment de tourner la page. Heureusement on m'a fait des propositions dans un tout autre domaine, celui de la vapeur. Je suis sûr qu'il y a quelque chose à faire. ●

Propos recueillis à New York en novembre 1876

Feuille de route automnale



Patek Philippe référence 3448 au cadran unique.

Olivier Broto

La curiosité incite à parcourir les étals jouvenceaux de Patrizzi & Co Auctionneers, dont la première grande manifestation renégate attise le suspense. Dans sa quête d'essentiel, l'expert a dégoté quelques noblesses signées Abraham Louis Breguet. Penchant particulier pour cette pièce Breguet n° 2396, issue d'une série de trois montres où le maître inventeur intégrait pour la première fois son échappement à force constante, jusque-là réservé aux horloges ou pendules. Cette rescapée, rare et

somptueuse, tant dans son raffinement que dans sa charge historique, avait été vendue en octobre 1815 au Général Yermoloff... pour 4000 francs suisses (équivalent de 25000 euros d'aujourd'hui).

Du côté de Sotheby's, au risque d'émouvoir Estelle Fallet, la conservatrice du seul musée fantôme d'horlogerie – celui de Genève –, plusieurs émaux, recouvrant d'indicibles merveilles de poche à damner une genevoise fierté, pourraient nourrir la frustration. Disposera-t-elle de quelque crédit pour s'y frotter? Au nom du patrimoine de la ville du bout du lac, il serait dommage de laisser filer ces pièces attribuées à Huaud (Genève, vers 1680), ces automates griffés les Frères Rochat (Genève, environ 1820), ou encore la raffinée William Clay Fecit (Londres vers 1630), modèle or provenant de l'Ecole de Blois et disposant d'un balancier pré-spiral. Reste que la pièce phare de cette symphonie des encans demeure la référence 3448 de Patek Philippe, dont l'estimation avoisine les deux millions de francs suisses. Elle ne fut produite entre 1962 et 1982 qu'à un exemplaire avec l'affichage des bissextils via une aiguille. Mouvement automatique, calendrier perpétuel.

Cueilli in extremis au fil d'un courriel *last minute*, le lot 88 de Christie's est un fruit susceptible d'aiguiser les appétits enchérisseurs. Pulvérisera-t-il les records? Construit pour Henry Graves Jr., ce garde-temps de poche Patek Philippe en platine d'une extrême sobriété, portant le numéro 198 311, dispose d'un premier prix de l'Observatoire de Genève (concours de chronométrie de 1933-1934). Par de telles avancées passionnelles, Christie's conforte son leadership.

Voyage inter-cardinal enfin chez Antiquorum. D'une collection européenne de 150 lots, on retiendra cette belle volée de tourbillons, dont un Ulysse Nardin ou un Frodsham. De Chine, de rares montres de poches refont surface, immémoriales. D'autres garde-temps également de poche, français pour la plupart, émergent des avoires privés de Monsieur Chapiro pour nous instruire sur l'histoire de l'échappement entre le XVII^e siècle et le XX^e siècle. ●

Finances : un fonds « montres anciennes » ?



Chronographe Rolex Daytona, cadran Paul Newman. Une très belle progression ces dernières années.

Olivier Broto

L'univers des ventes aux enchères horlogères est peuplé de passionnés, de collectionneurs et d'aficionados. En raison des performances de certains modèles, et grâce à leur valeur qui ne cesse de grimper, quelques acheteurs envisagent leurs acquisitions sous l'angle du placement, voire de la spéculation. L'idée de créer un fonds horloger revient régulièrement dans les sphères de la finance, grisées par les époustouflants résultats de ventes et les records publiés. Et ce n'est pas la crise ambiante qui l'empêchera de circuler. Mieux, la création d'un tel fonds semble imminente : l'appétit des créateurs de produits financiers est plus qu'excité.

Sur ce point, les acteurs du monde horloger concernés par les montres anciennes sont unanimes : ces créateurs probables s'en remettront au savoir-faire bancaires réputés innovants, afin de se débarrasser des contraintes administratives ou légales. La formule leur permettrait de se focaliser sur l'étude des tendances et des particularités locales, afin de rendre la plus objective possible

l'information censée déclencher l'achat. Même si on connaît les limites de l'objectivité dans le domaine de l'info bancaire.

Face à un tel fonds, et comme pour d'autres constructions, les investisseurs seront des institutionnels désireux de prendre une participation majeure ou totale, ou des amateurs capables d'en acquérir des pourcentages réduits. Dans le cas d'amateurs au portefeuille très diversifié ou disposant de moyens moindres, l'avantage de ce fonds serait de leur permettre d'investir dans un produit différent, tout en étant portés par le conseil de professionnels. Certes, le défaut de la formule est l'impossibilité pour le passionné de toucher les trésors historiques visés. Il n'aura pas non plus à investir en frais de sécurité, de stockage ou d'assurances.

Réflexion déjà bien avancée. L'investisseur institutionnel, s'il est également un gros amateur fortuné, pourrait prendre part à la mise sur pied de la structure globale d'un tel fonds, aidé par des professionnels. Très avancée, la réflexion des experts de *The Source TECHdata* dispose déjà d'outils comparatifs fiables : des index construits sur l'analyse des performances d'un certain nombre de modèles ou de montres, permettant de suivre de façon objective les variations du marché. Ces mêmes experts ont déjà planché sur la structure nécessaire à la constitution du concept de fonds, intégrant les paramètres techniques, tel que l'émetteur, si possible un gage de crédibilité, le dépositaire, une structure largement présente dans les centres vitaux, et le gestionnaire, composé d'experts, de consultants, de surveillants et de représentants d'investisseurs. A noter que d'autres analystes prônent la création de structures propres, destinées à assécher le marché sur tel ou tel produit, afin d'en gérer la pénurie.

Divers scénarios. La majorité s'accorde à évaluer une mise de départ entre 100 et 200 millions de francs suisses. Car le marché mondial des montres de seconde main, principalement suisses, avoisine la dizaine de milliards annuels. En regard, les chiffres d'affaires des quatre à cinq grandes maisons de ventes aux enchères ne représentent que 300 millions, bien que disposant d'une charge

ENCHERES ENCHERE

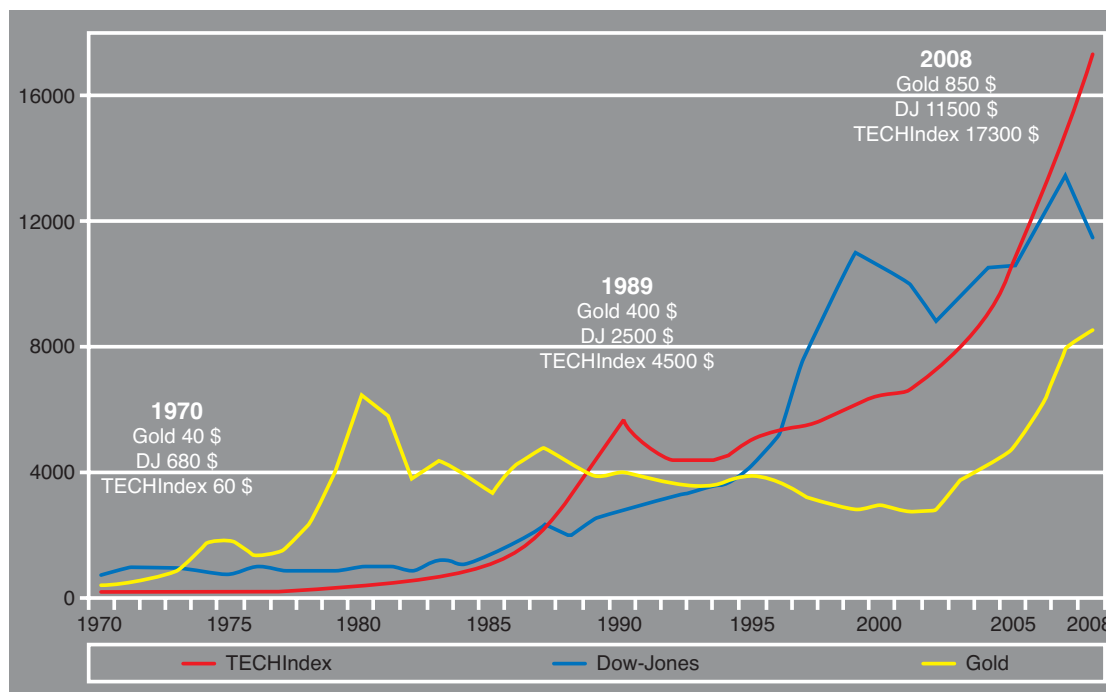
déterminante en matière de tendances. A ce stade de réflexion, le fonds horloger pourrait influencer très largement sur les résultats obtenus par ces majors qui, en définitive, ne seraient plus les seules à guider le marché côtés prix et tendances.

Les avis divergent aussi sur la composition d'un tel fonds. Les plus téméraires tenteraient de tout miser sur une marque afin d'en maîtriser le cours très rapidement. Ce scénario monomarque comporterait donc les risques inhérents à ce genre de pari, face à d'imprévisibles retournements de marché ou de dégonflage d'effet de mode. A déconseiller! Les plus sages iraient plutôt vers des acquisitions méthodiques, calquées sur les performances observées sur plusieurs années des ventes aux enchères. On le sait, Patek Philippe en représente environ 50%, suivie de Rolex, Cartier, etc... Sans oublier d'acquérir systématiquement une certaine quantité de montres sous-cotées, afin d'être en mesure, une fois la pénurie orchestrée,

de mieux en maîtriser les cours. Ces mêmes avertis n'oublieraient pas les classiques du genre, ces modèles comme les références 2499, 1463 ou 130 de Patek Philippe, qui affichent une progression quasi constante depuis 1991. Et de conserver également une certaine quantité de liquidités, afin de faire vivre le fonds.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, qui peut prétendre qu'un tel fonds n'existe pas? Si certains l'avaient initié, ils auraient tout intérêt à demeurer le plus longtemps discrets, afin de ne pas alerter les connaisseurs et de pouvoir acheter au meilleur prix. Si tel n'est pas le cas et que l'entreprise n'a pas été créée, le scénario reste valable après la phase d'acquisition. On organisera alors une fuite bien orchestrée, destinée à créer l'accélération de la croissance des prix. Ne serait-ce que pour rassurer les investisseurs, évidemment satisfaits de voir leur mise de départ fructifier rapidement. On ne se refait pas... ●

Cours du Dow Jones avant sa chute vertigineuse, de l'or et du panier composé de différentes montres.



30 MANUFACTURE

Sur les rails de la manufacture



© Michael Maslan Historic Photographs/CORBIS

Un train à vapeur dans l'Oregon vers 1880.

Gil Baillod

Manufacture... Ah la belle ambition horlogère ! Pourquoi l'horlogerie suisse a-t-elle tardé à mécaniser sa production industrielle, à créer des manufactures à l'exemple des Américains du milieu du XIX^e siècle ? Elle n'en avait ni l'avantage ni encore la nécessité. On veut toujours penser que l'Exposition Universelle de Philadelphie, qui marqua le centenaire de l'Union américaine en 1876, a déclenché la modernisation de l'horlogerie suisse. Que la tapageuse propagande que firent en Suisse nos délégués à l'Exposition ait suscité plus que des interrogations, c'est certain : Edouard Favre-Perret a proclamé haut et fort la supériorité des manufactures horlogères américaines dans une série de conférences aux industriels. Ses arguments ont été propagés à travers le monde par les horlogers américains durant plus de 25 ans dans leur publicité. Pour éclairer l'événement et l'avènement de nos manufactures, il faudrait beaucoup de dates, comme une pluie d'étoiles, tant ce XIX^e siècle fut tout à la fois fabuleux et traîne-misère.

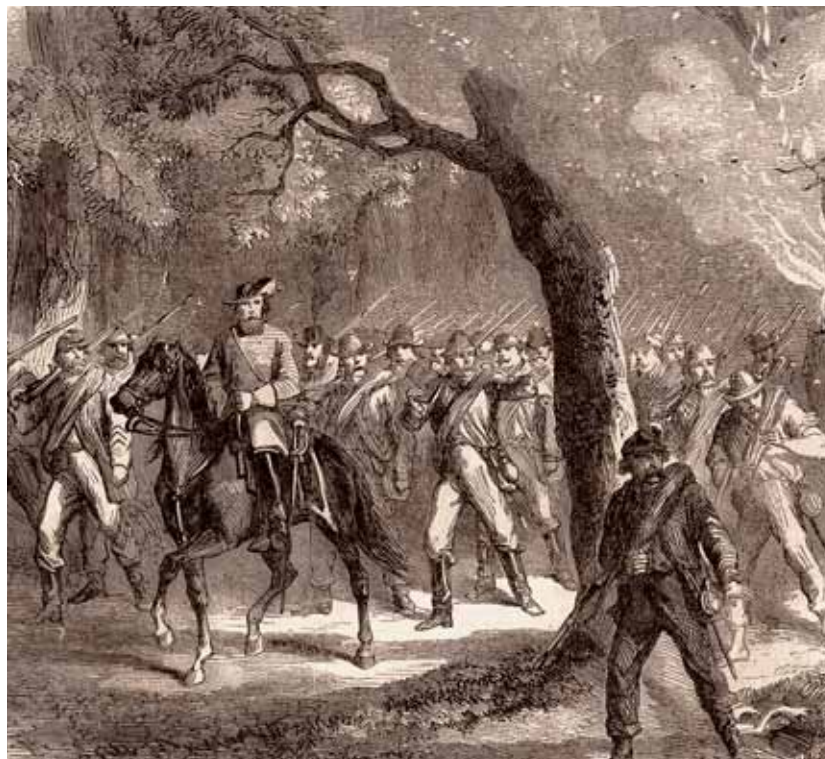
Le problème de fond ne fut pas tant de créer des manufactures à la manière de Colbert au XVII^e siècle que de parvenir à standardiser les quelque 100 pièces qui composent le mouvement de la montre afin de les rendre interchangeables. L'extrême dispersion des artisans ruraux dans le Jura ne permettait pas en effet d'assurer une régularité de la production des pièces constitutives, ce qui compliquait l'assemblage des mouvements. La fabrication de pièces interchangeables est le signe caractéristique qu'une société quitte l'ère de la production artisanale et entre dans celle de la production de masse. Cette ambition industrielle de normaliser, voire de standardiser le puzzle horloger, frémit tout au long de l'échine horlogère chez quelques précurseurs de Genève à Delémont. Elle ne connut guère de succès dans ce milieu éminemment artisanal. Jean-Jacques Jeanneret-Gris, au Locle, en 1775, fut honni par ses pairs à cause de ses machines, en fait des outils mécanisés. Breguet y songea sans suite.

MANUFACTUREMA

L'Amérique plus ouverte. A Genève, en 1839, Georges-Auguste Leschot se met au service de Vacheron Constantin et crée les années suivantes un parc de machines produisant des pièces interchangeables à la grande satisfaction de cette première manufacture qui en garda le secret durant 30 ans, non sans faire bénéficier ses collègues genevois de ses ébauches. Vers la même époque, le chaux-de-fonnier P.-F. Ingold ne trouvant pas preneur pour son projet de machines horlogères émigre en Amérique autour de 1850, et semble avoir trouvé à Boston une oreille attentive car, curieusement, démarre dans cette ville la production de pièces interchangeables au moyen de machines fort semblables aux siennes, ce que les Américains refusent de reconnaître.

Après bien des efforts, Ernest Francillon était à pied d'œuvre dès 1866 au bas du champ des Longines, à St-Imier, pour organiser une manufacture avec son neveu ingénieur, Jacques David. Il ne fut ni imité ni encouragé, tant le système de l'établissage et ses milliers de fournisseurs individuels à la campagne et dans les villes répondait à la diversité de la demande mondiale, anglaise, turque, américaine ou chinoise. C'est un problème que ne connaissaient pas les horlogers américains suffisamment occupés à soutenir la forte demande de leur immense marché intérieur. Un grand de l'horlogerie genevoise, attaché à la qualité avant la quantité, affirme cependant sa vocation manufacturière dans cette annonce de 1873 : « *Patek Philippe et Co fabriquent entièrement dans leurs ateliers les montres et les chronomètres. Ils les vendent repassés en seconde main réglés définitivement pour la poche et accompagnés d'un certificat d'origine et de garantie.* » Même annonce encore en 1885 et confirmation de sa position dans la publicité des années 1930. Patek Philippe ne s'affichera manufacture dans sa publicité qu'en 1940 ! Parti d'Angleterre à la fin du XVIII^e siècle, l'essor industriel de l'Europe s'est accompli durant le XIX^e siècle à travers d'incessants tourments dont l'épopée napoléonienne ne fut pas le moindre. Guerres, révolutions, épidémies, famines même, le tableau est sombre et ne s'éclaire qu'entre les crises qui furent nombreuses et aux causes diverses.

Paysans ouvriers. On peut comprendre le repli dans une sécurité aléatoire des familles qui travaillent pour un ou plusieurs fournisseurs, main-d'œu-



Photos12.com - Hachédé

1864. Guerre de Sécession. Marche de l'armée fédérale sous les ordres de Sherman, en Géorgie.

vre spécialisée sur un ou deux composants du mouvement. Il n'y eut pas ou peu d'horlogers paysans. Ils n'avaient pas de formation comme l'horloger qui assemblait le mouvement. Leur activité agricole était une assurance contre la misère dans les villages du Jura. On a pu l'observer encore durant la Seconde Guerre mondiale chez nombre d'ouvriers d'usine ! Tout autre est la situation en Amérique. Contrairement à une Europe très morcelée et à une Suisse miniaturisée par ses cantons souverains, l'Amérique est un pays sans fin qui double encore sa superficie par l'achat de la Louisiane aux Français en 1803, qui s'étend au Sud et à l'Ouest par la cession du Texas et de la Californie par le Mexique, sans parler de l'achat de l'Alaska aux Russes. La chasse et l'extermination des Indiens développent l'armurerie avec la création de manufactures, Colt en 1853, Smith & Wesson en 1857. La production de fusils s'accroît durant la guerre de Sécession de 1861 à 1865 et donnera une impulsion décisive à la production de pièces interchangeables, notamment

MANUFACTUREMA

pour les barilletts et les culasses. Ce qu'avait déjà entrepris avec succès Eli Whitney. L'horlogerie et la serrurerie, mécaniques fines, ont vraisemblablement été inspirées par le système d'interchangeabilité développé par l'armurerie, car ces industries nouvelles n'étaient en rien bridées par une longue tradition comme en Europe.

L'alliance entre le rail et la traction à vapeur va intensifier, des deux côtés de l'Atlantique, la recherche et la concentration d'une forte capacité financière. Le capital devient source de développement notamment affichée en Amérique où le « *Manifeste* » de Marx et Engels de 1848 n'eut guère d'écho.

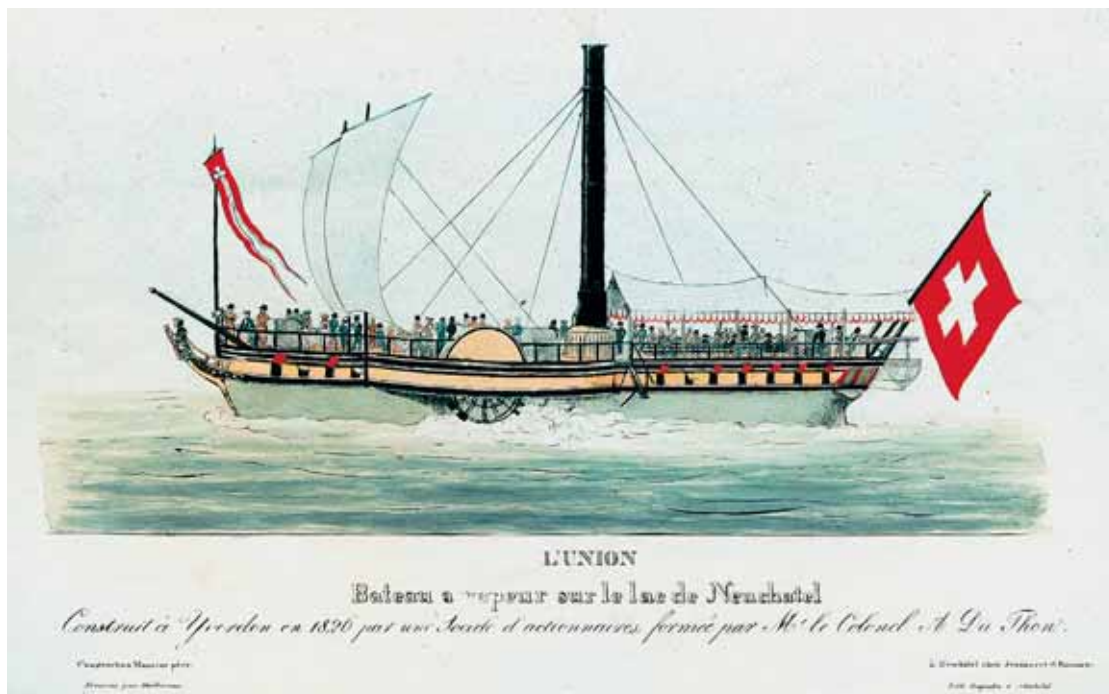
Un meilleur acier. Signe tangible des différences dans la rapidité d'adaptation entre l'Europe et l'Amérique, la locomotive américaine, dès 1850, a ses formes définitives avec sa chaudière tubulaire, l'attaque directe des essieux et la distribution par coulisse qui accroissent considérablement la puissance des machines. McCormik invente la faucheuse moissonneuse tractée par chevaux en 1831, alors qu'en Suisse on fauche encore à la

main après la Grande Guerre et au-delà. La recherche de rails plus résistants fait progresser la sidérurgie américaine et un meilleur acier permet de faire des outils de coupe plus précis qui vont servir l'horlogerie après 20 ans de tâtonnements. De même, l'exploitation des chemins de fer qui ont besoin d'horaires précis donne une impulsion à l'horlogerie. On met sa montre à l'heure à l'horloge des gares.

Les premières tentatives américaines de mécaniser la production horlogère datent de la fin des années 1830 et se poursuivent activement les années suivantes pour aboutir au milieu du siècle. Les procédés de Vacheron Constantin, début 1840, seront gardés secrets durant 30 ans. Alors qu'en Amérique chaque progrès est proclamé et profite à toutes les industries...

Travailler au centième de millimètre et maintenir la performance de la machine n'est pas une mince affaire... Si, justement, si mince que les outils de mesure, le compas à bec, les jauges doivent précéder toute réussite. Le millionomètre permettant des mesures au 1000^e de millimètre est inventé

L'Union, bateau à vapeur du lac de Neuchâtel, lithographie en couleurs de Johann Hurlimann, vers 1826



Musée d'art et d'histoire, Neuchâtel (Suisse)

MANUFACTUREMAN

le maître

par A. LeCoultre à la Vallée en 1844. Il améliore le micromètre de l'Anglais Henry Maudslay de 1805.

La percée de l'horlogerie américaine mécanisée se fit durant la décennie de 1850. Dennison et Howard s'associent en 1850 pour créer l'American Watch Company qui deviendra ultérieurement Waltham. L'adoption de nouvelles méthodes et techniques, dont la suppression de la fusée au profit du barillet, occupa la recherche durant sept ans. Après de gros investissements et plusieurs restructurations, l'American Watch Company mettait au point en 1857 la fabrication d'une montre par procédés mécaniques, avec des machines spécifiquement horlogères dès 1859. Ce qui lui procura, lors de la guerre de Sécession de grosses commandes pour l'Ellery, sa montre du soldat, qui représenta presque la moitié de ses ventes (44,7%). Cette réussite industrielle encouragea d'autres investisseurs et la création d'Howard (1857), Elgin (1864), Illinois (1869), et Hampden (1877). « *En trois quarts de siècle, note l'enseignant américain David Landes, ces entreprises et quelque 60 autres devaient produire près de 120 millions de montres empierrées, dont près de 50 millions pour Elgin et 40 millions pour Waltham.* »

La pire pacotille. Les exportations de montres et de pièces détachées suisses à destination de l'Amérique progressèrent tout au long des années 1860 jusqu'en 1872 malgré l'envoi de « *la pire pacotille* » aux soldats durant la guerre de Sécession. Cela ne manquera pas de gâcher la réputation des montres suisses pendant que s'affirmait celle des américaines.

Alors que Genève s'était installé dans la production du haut de gamme, la période de 1850 à 1876 marqua le pas et stagna même dans le secteur neuchâtelois et jurassien de la montre courante. L'ouverture d'écoles d'horlogerie durant les années 1865-1870 visait à mieux former les futurs horlogers, avec succès. Un constat de 1857 révèle un autre aspect de la situation. « *Les Suisses sont de bons producteurs de montres mais de piètres commerçants...* » De fait, l'effondrement des ventes après 1876 résulte d'une organisation commerciale très insuffisante mais aussi d'un protectionnisme douanier américain marqué par une taxe de 25%. De plus, le service après-vente sur le vaste marché du Nouveau Monde était compliqué, comparé à celui des entreprises américaines qui livraient

rapidement les pièces interchangeables aux magasins d'horlogerie, pièces standardisées pour quelques modèles, alors que les marques suisses s'ingéniaient à produire un grand nombre de calibres différents au sein d'une même entreprise.

La concurrence américaine s'affirmait en quantité et en qualité durant le milieu des années 1860. Le National suisse du 31 janvier 1867 mentionne le rapport de gestion du Conseil d'état neuchâtelois pour 1866 qui se dit préoccupé par les effets de la concurrence américaine, ce qui semble n'avoir pas beaucoup ému les contribuables. A signaler toutefois qu'en 1866 précisément, Ernest Francillon lance son projet de production horlogère mécanisée à St-Imier (Longines).

S'agissant d'une évolution problématique de l'horlogerie (sauf à Genève), des industriels créent fort à propos le 14 mai 1876, à Yverdon, la Société intercantonale des industries du Jura pour la défense des intérêts du secteur horloger. Intérêts patronaux prioritairement, pour en finir avec l'établissement et surmonter la résistance ouvrière à la mécanisation de la production horlogère. On a observé la même opposition ouvrière à l'introduction de la machine à coudre jusqu'au milieu du XIX^e, après la révolte des Canuts de Lyon en 1831, avec grèves et bris de machines.

Quelques semaines après la réunion d'Yverdon s'ouvre à Philadelphie la grande Exposition Universelle marquant le 100^e anniversaire de l'indépendance de l'Union. La démonstration des manufactures horlogères américaines est éclatante. L'American Watch Co (Waltham) expose la production de six jours de travail à dix heures par jour : 2200 montres or, argent et mouvements. De plus, les prix sont réduits de 40 à 50 %, laissant loin derrière les compétiteurs européens.

Loin des lundis bleus. Edouard Favre-Perret, délégué officiel de la Suisse et membre du jury international à l'Expo, va faire à son retour en Suisse un rapport alarmiste sur l'avance américaine qui sera diversement apprécié, selon que l'on est pour ou contre la mécanisation de la production horlogère. A sa suite, la Société intercantonale délégua l'ingénieur de Longines Jacques David à Philadelphie, où il eut l'occasion de visiter plusieurs usines. Elles lui ouvrirent largement leurs portes et leurs comptes, notamment Waltham. Le rapport que fit David, croquis à l'appui, était si angoissant

MANUFACTUREMA

qu'il resta confidentiel. Au chapitre III, intitulé « *Organisation intérieure de la fabrique* », David écrit: « *Dans l'intérieur des fabriques, les ouvriers ne fument ni ne chantent de façon à incommoder les voisins. On ne circule pas d'un atelier à l'autre, on n'élève pas la voix et la plus grande politesse règne dans les rapports entre tout le personnel. (...) Il règne dans ces ateliers une propreté et une tranquillité si parfaites qu'au point de vue du travail, on ne pourrait être mieux nulle part ailleurs. (...) L'ivrognerie est absolument supprimée et n'est tolérée dans aucune fabrique.* » On est loin des lundis bleus! David ne cache pas combien il fut impressionné par l'ordre et la discipline dans les ateliers.

A ce propos, on retiendra la remarque hélas pertinente de l'historien suisse Jean-Marc Barrelet: « *Cela tranchait avec le débraillé et le désordre légendaires des horlogers jurassiens.* » Et David encore, dans les conclusions de son rapport: « *Ces messieurs sont tous dans les arts mécaniques, une classe nombreuse de travailleurs sérieux et sobres à faire honte à la vieille Europe.* » Et de conclure: « *Sachons nous grouper pour obtenir en commun*

les progrès de toutes sortes que l'industriel, réduit à ses propres forces, ne peut obtenir. » C'est très précisément ce que proposait quelques mois plus tôt la Société intercantonale qui évidemment réserva bon accueil aux propos de David!

Le coup de semonce de l'Expo marqua le début d'un déclin des exportations horlogères suisses à destination de l'Amérique. En valeur francs, nos exportations ne cessèrent d'augmenter, de 8,5 millions en 1864 jusqu'à 18 millions en 1872, pour décliner à 3,5 millions en 1877 (année de crise en Amérique). On fut près de la panique dans le Jura et pourtant, cinq ans plus tard, avec 13,2 millions, on avait jugulé le désastre, pensait-on. Cependant, après le maximum atteint en 1872 et un nouveau pic en 1883, les exportations déclinèrent. Mais pourquoi s'inquiéter? Alors qu'en 1878 l'Amérique n'importait plus que pour 4 millions de francs d'horlogerie suisse, l'Allemagne passait de 1,5 million en 1877 à 10,2 millions en 1878, devenant ainsi notre premier client. En 1900, l'Allemagne avec 28,5 millions conserve ce rang suivie de la Grande-Bretagne (23,7 millions) puis de l'Autriche-Hongrie, la Russie, l'Italie, la France. L'Amérique vient au 10^e rang avec 2,3 millions, juste avant la Suède et la Norvège. Et c'est en cette même année de 1878, donnée pour une année de déprime, que Jean Aegler ouvre une usine à Bienne, la future Rolex!

Pourtant, le système de l'établissage et la grande dispersion de la production horlogère toujours en vigueur inquiète la Fédération Horlogère qui, en 1898, vingt-trois ans après l'Exposition de Philadelphie écrit: « *Si le développement scientifique des procédés de fabrication n'est pas accompagné d'un développement correspondant des méthodes techniques dans les fabriques d'ébauches et par une amélioration dans la qualité des parties d'achèvement par les établisseries, le manufacturier se substituera insensiblement et irrémédiablement à l'établisserie.* »

Les manufacturiers sont à Genève, à la vallée de Joux. Ils font des merveilles. Au plus fort de la crise avec l'Amérique et à l'époque des rapports Favre et David qui sonnent le tocsin pour l'horlogerie suisse, Ami LeCoultre-Piguet au Brassus, en 1878, sort une montre célèbre, La Merveilleuse, après quatre ans de travail. Elle assure 17 fonctions et fait dire à l'Exposition de Paris de 1878: « *La Suisse est sans rivale pour les montres compliquées.* » ●

PR
OGR
ES